Le point de vue de Gil Stauffer

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **- (1983)**

Heft 693

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE POINT DE VUE DE GIL STAUFFER

Les X contre les Y

L'alcool et le tabac?
Certes. Mais cela n'explique pas tout.
Fatalité génétique, alors? Peu probable, d'autant plus que le phénomène ne semble ni universel ni permanent.
Des causes comme qui dirait socio-culturelles?
Peut-être...
Peut-être bien qu'elles nous tuent, qu'elles nous pompent l'air, qu'elles nous coupent l'herbe sous les pieds, qu'elles nous minent le plot, qu'elles nous boivent le sang, qu'elles nous fendent le cœur, qu'elles nous scient les neurones et les oreilles, qu'elles nous crèvent la peau, qu'elles nous grillent à petit feu... (Ah! les sorcières!)
En effet, comment expliquer autrement le fait que, dans les pays industrialisés tout au moins, les femmes vivent cinq à dix ans de plus, en moyenne, que les hommes? Une longévité de 10% supérieure, c'est louche.
Louche!
Et scandaleux. Injuste. Abominable. Un coup de Jarnac. Un sale coup pour la fanfare.
Et puisqu'il ne semble pas y avoir de remède à cette calamité, qu'il y ait, au moins, *des compensations*.
Des compensations, que dis-je? Comme on ne peut pas décemment exclure qu'il y ait, quelque part derrière les agissements de ces dames, des soupçons d'intention de nuire — de *nous* nuire — ce sont donc des *dommages-intérêts* qu'il nous faut exiger.
Exiger d'elles, et fermement.
Nous disions donc 10% à compenser.
Comme rien ne vaut l'existence, la compensation sera donc, disons, multipliée par 3. Soit 30%. Compte tenu du tort moral indiscutable que cette perte d'existence nous cause, ajoutons encore 20%. Ce qui nous fait un petit 50%. Et voilà qui est juste et raisonnable.
Ainsi, nous déclarons que désormais: a) les hommes travailleront moitié moins que les femmes, b) leurs siestes seront moitié plus longues, c) ils ne porteront plus que la moitié des paniers de pique-nique, des cabas à commissions et des corbeilles de linge, d) leurs vacances seront deux fois plus longues, e) attendu que, par courtoisie, ils ne commandent que la moitié du temps, ils commanderont désormais tout le temps, f) les femmes passeront deux fois moins de temps au téléphone (et tant pis pour les bénéfices des PTT), g) les femmes ravaleront, au risque de s'étrangler, la moitié des récriminations que ne manquera pas de susciter parmi elles la présente liste, d'ailleurs non exhaustive.
Enfin quoi?
Est-il normal, est-il seulement humain, par exemple, que ces dames profitent en toute impunité des rentes de vieillesse que les hommes se sont tués à rassembler?
Non. Non. Ras le bol. Ces simagrées, ça suffit. On ne va tout de même pas s'arracher la peau pour leur en faire des sacs à main, crénomdunchien!
Tenez, les jeunes filles d'aujourd'hui savent-elles encore raccommoder des chaussettes, faire correctement la cuisine? Bernique. Elles patrouillent la contrée à vélomoteur, leur walkman sur les oreilles et riant comme des bécasses. Leurs mères? Elles ne songent plus qu'à se bronzer et à s'entre-téléphoner. Les gamines? Arrogantes, négociant pour tout, pimbêches.
Un désastre.
Et elles veulent l'égalité, par-dessus le marché?
On aura tout vu, tout entendu.
Je songe à me faire ermite, dans l'Himalaya.

Et qu'on ne me dise pas que je ne connais rien aux femmes.
J'en ai quatre à la maison.
Et il y a vraiment des jours où...
Bien le bonjour chez vous.

G. S.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

De Hugo à Ziegler

«Le capitalisme, c'est la générosité de la vie, et un capitaliste, c'est d'abord une tête chercheuse.»
Ça, c'est du Père Bruckberger, le vaillant défenseur de la peine de mort.
Et *Construire*, qui le cite, de commenter: «Son livre *Le capitalisme, mais c'est la vie*! est non seulement la réhabilitation de mots si fréquemment maltraités mais avant tout une voie tracée pour la société naissante.»

Si nous parlions un peu du livre de Ziegler: *Contre l'ordre du monde. Les Rebelles*?
Je prendrai son essai par mon petit côté de maître de français au gymnase, chargé de présenter cette année *Les Contemplations*, de Victor Hugo, pour le baccalauréat.
(Et lisant pour mon plaisir les mémoires du communiste italien récemment disparu *Amendola*; rencontrant un homme merveilleusement ouvert, inspiré d'abord par Romain Rolland et par Roger Martin du Gard, par Thomas et par Heinrich Mann, par Benedetto Croce et par Alfred Döblin...)
... Me fatiguant beaucoup à lire les 574 pages du *Victor Hugo et l'Allemagne*, de Charles Dédéyan, et les 539 pages de *La création mythologique chez Victor Hugo* (je ne dis pas que ce soit sans intérêt...), et les 686 pages de *Le Roi et le Bouffon* d'Anne Ubersfeld, qui montre, paraît-il, admirablement «l'impossibilité d'une langue dramaturgique qui, se refusant aux codes grossièrement balisés du néo-classicisme et du mélodrame, veut donner la parole au peuple, et faire de ce peuple un public» (Anne Nicolas, in *Revue des Sciences humaines*, 1973-1974) — le tout grâce à différentes procédures d'analyse: «histoire littéraire, schéma actantiel de Greimas, théorie bakhtinienne du «carnaval», analyses «rhétoriques», analyses «sémiotiques» de l'objet théâtral...»